

*L'Humanité* (27/11/07)

En maraude avec Emmaüs

### **La misère est moins pénible au soleil...**

Pas de lumières de la ville pour ce onzième épisode de notre maraude piétonne parisienne. Le soleil, la température clémente lui donnaient, en ce jeudi après-midi, à travers le quartier des Halles et de Beaubourg, l'allure d'une promenade ponctuée de rencontres presque inattendues ou de semi-rendez-vous. L'équipe de la maraude d'Emmaüs, qui continue à se renforcer, travaille maintenant en alternance de jour et de nuit. L'association a de plus pris le temps de la réflexion sur la profondeur du travail à engager.

Pas de sacs à dos, pas de thermos, cette fois. Nous partons presque les mains dans les poches. À l'aventure, pourrait-on penser. Il y a Rachid, Vouloule recrutée depuis un mois, et puis Chantal qui va nous accompagner un peu. Chantal vit dans la rue depuis huit ans. Elle tourne dans le coeur de Paris, au gré de l'humeur... Elle est la première femme à avoir dormi dans le quartier dans un groupe d'hommes. Elle est toute frêle, toute blonde, toute fraîche dans son anorak bleu ciel. Elle n'a rien à voir avec la femme que nous avons rencontrée, un soir, sur une grille de métro. Elle revient de quinze jours passés chez sa fille : « Une prison, cet appartement. Nous nous sommes disputées parce que je voulais dormir la fenêtre ouverte, parce que j'ai mis le matelas par terre. Si j'avais pu, j'aurais dormi sans matelas, mais... bon. »

Chantal sort de son sac les peintures qu'elle va exposer à Montesquieu (voir ci-dessous), répète les chansons qu'elle va interpréter lors du prochain goûter : « Ce sont les paroles qui viennent en premier, l'air seulement après. Heureusement que je les ai enregistrées, parce qu'un connard m'a piqué mes textes... » Chantal a participé à la création d'un film qui montrera « les gens de la rue de l'intérieur. Des gens normaux, pas des épouvantails ou des bêtes curieuses ». Aussi frêle soit-elle, Chantal sait se défendre et protéger les plus jeunes. « On ne me touche pas. Je n'ai pas peur. Il suffit d'être claire tout de suite. Je dois être la seule à dormir en pyjama dans la rue. Cela fait sourire quand je sors de ma tente. Mais c'est une question d'hygiène. » Chantal part s'occuper de son exposition.

Hans joue aux boules, comme tous les jours. Monsieur Boui aussi, que nous avons rencontré sous terre, et qui sourit, décontracté. Le jour, l'angoisse disparaît. Enfin presque. Sur le banc, il y a toujours, depuis des années, le même homme avec sa canne et ses affaires rangées autour d'un arbre. Il arrive à dire « bonjour » à l'équipe d'Emmaüs qui n'a jamais réussi, depuis le temps, à ouvrir le dialogue et ne connaît toujours pas son nom. Sur un autre banc, il y a Marie. Soigneusement calfeutrée dans son manteau. Elle ne veut plus prendre de repas au centre depuis qu'un quidam lui a versé de l'héroïne dans son assiette et y a jeté une seringue. Vrai ? Faux ? Elle s'est construit son histoire, sa vie... Elle annonce que, peut-être en janvier, elle pourrait avoir un appartement...

Rachid essaie de retrouver les jeunes qu'il a rencontrés quelques jours plus tôt et explique : « Nous voulons travailler en essayant de connaître toutes les facettes des gens. La même personne vue la nuit et rencontrée le jour n'est plus la même. Elle ne dit pas les mêmes choses parce que son degré d'angoisse est différent. Nous pouvons donc mieux évaluer comment intervenir. Mais notre population est très mouvante. » Près de Beaubourg, nous rencontrons Florence. Un fantôme. Une veste légère, marron à boutons dorés, jolie mais mal boutonnée, une écharpe noire, fluide, une robe légère aussi, qui a été blanche. Elle tremble de froid. Elle n'a à la main qu'un duvet. Les cheveux gris, en mèches, sont assortis à ses yeux. Elle ne sait pas que, même ainsi, elle est très belle. Elle accepte une cigarette, refuse qu'on l'accompagne pour trouver des vêtements chauds, nous observe et rétorque que nous sommes trop couverts,

qu'il faut s'habituer au froid... « Nous aurions dû avoir du café », murmure Vouloule... À Beaubourg, l'équipe de la bagagerie des Halles campe depuis quatre ans. Propre et organisée. Avec des projets. Richard va faire une maraude de nuit pour convaincre : il reste des casiers vides.

Émilie Rive Photographies, Sébastien Godefroy